

Luc 2, 1-21 ; Esaïe 9, 1-6 ; Jean 14.27, Ephésiens 2, 14-17

La fête de Noël est indissociable à l'idée de la paix. On aimerait qu'à Noël tout conflit s'arrête, qu'il soit politique ou familial du reste. Il y a même eu quelques exemples célèbres de trêves comme celle conclue spontanément entre certains soldats anglais et allemands dans les tristes tranchées de la guerre de 14-18. Mais nous en sommes loin et les bruits des bottes et de canons hélas continuent de résonner.

C'est pourtant bien le message des anges adressés aux bergers en cette nuit pas comme les autres : « *Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre pour ses bienaimés* ». Mais quel sens ce message peut-il avoir dans un monde constamment en proie aux tourments de la guerre ? Le nom même de Jérusalem veut dire « ville de paix ». On mesure plus que jamais à quel point ce nom semble incongru, ou alors programmatique d'une espérance têtue au vu de la situation internationale.

Tout le monde dit vouloir la paix, même ceux qui déclenchent des guerres abjectes, alors n'est-ce pas une banalité, voire une hypocrisie de l'évoquer, une naïveté de l'invoquer ? Si tout le monde voulait vraiment et ardemment la paix, il n'y aurait pas toutes ces guerres autour de la planète : en Ukraine, en Israël, au Congo, en Arménie, en Syrie, en Birmanie et la liste est hélas très longue de tous ces conflits qui ravagent le monde et martyrisent l'humain. Si nous sommes cette année particulièrement inquiets et que l'on voit la guerre dangereusement se rapprocher de nos contrées que l'on croyait épargnées, ce monde, il faut bien l'admettre, n'a jamais vraiment connu de répit et un temps sans guerres.

Or malgré cette inquiétude grandissante de voir le monde sombrer encore davantage dans un conflit généralisé, un peu partout, en ce jour de Noël, des hommes et des femmes de tout âge et de toute culture célèbrent cet enfant dont la Bible parle comme du « Prince de la Paix ». Sommes-nous alors dans une forme de piété un peu naïve, de pure tradition, de déni de la réalité ou cela a-t-il encore un sens ?

Sans doute faut-il s'entendre sur ce qu'est cette paix que nous attendons et célébrons.

Dans le discours d'adieux qu'il adresse à ses disciples peu avant sa mort, Jésus leur promet la paix, mais pas à la « manière du monde ». « *Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix, ce n'est pas à la manière du monde que je vous la donne, que votre cesse de se troubler et de craindre* » (Jn 14.27). Qu'est-ce que cette paix du Christ ? Un Christ qui par ailleurs, dans un autre épisode, affirme aussi ne pas être là pour apporter la paix, mais le glaive (Mt 10.34). Une parole choquante, difficile à

comprendre, mais qui nous rappelle que l'Évangile n'est pas mièvre ou doux. Il n'y a qu'à voir déjà combien cette naissance, célébrée à Noël, provoque remous et controverses. L'Évangile n'est pas un vernis spirituel, mais possède une force qui provoque et suscite des réactions. Il y a quelque chose d'une puissance contestatrice dans cette naissance. Marie le chantait déjà dans son célèbre « Magnificat » « *Il a jeté les puissants à bas de leurs trônes et il a élevé les humbles* » (Lc 1.52) et en même temps on en voit vite les limites, car la violence et la cruauté des hommes ne semblent pas freinées pour autant par cette naissance ni hier, avec d'entrée le massacre des saints innocents, ni aujourd'hui où le fossé entre les puissants et les laissés pour compte ne cesse de s'accroître.

Et pourtant, cet Évangile est appelé par Paul *l'Évangile de la paix* (Ep 6.15). Mais qu'est-ce que cette paix alors ? A l'époque de Jésus, il est beaucoup question de la *pax romana* qui garantit une certaine stabilité au prix de la liberté et de la soumission des peuples. Beaucoup s'y accommodent. Pour le business, ce n'est finalement pas si mal. Les religieux eux aussi y trouvent leur compte : ils peuvent continuer à prier au temple. Mais ce Jésus qui dit précisément : *je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive* questionne cette quiétude et ces accommodements. Les autorités ne s'y trompent pas et craignent que cet agitateur menace ce fragile équilibre. Cette *pax romana*, c'est la paix que la Chine veut imposer à Hong-Kong ou la Russie en Ukraine. C'est la paix politique imposée par la force. C'est le pari de tous régimes oppressifs qui confondent paix et maintien de l'ordre (ou plutôt : maintien de leur ordre, de leurs privilèges). Mais de fait, il s'agit d'une sorte de paix « morte », à l'image de l'eau qui, si elle demeure parfaitement immobile, finit par devenir croupie, c'est-à-dire morte.

Il est de coutume de relire à Noël les prophéties d'Ésaïe qui annoncent la venue de ce *Prince de paix*, auquel les premiers chrétiens ont immédiatement associé le Christ. Ésaïe est confronté à son époque au roi Achaz. Israël a voulu se doter d'un roi, pour faire comme toutes les autres nations. Salomon, qui est reconnu comme un roi sage, de toute son autorité a pourtant réintroduit les corvées, de sinistre mémoire, pour construire le Temple. Ésaïe met alors en tension ce pouvoir politique et ses limites, ses incohérences, ses compromissions et ce « Prince de la paix » ; prince idéal qui veut inscrire son action dans un autre registre. Jésus, en choisissant douze disciples - rappelant les douze tribus d'Israël - et en arrivant aux Rameaux à Jérusalem sur un ânon manifeste, notamment par ces signes, que sa royauté va être d'un autre ordre et que la paix qu'il vient offrir n'est pas d'abord une paix politique ou une forme de quiétude plus ou moins durable.

Le *Shalom* biblique est un concept plus vaste. Une paix qui n'est pas seulement absence de guerre, mais qui transforme les cœurs en profondeur. Une paix qui réconcilie. Paul dans sa lettre aux Ephésiens écrit : « *C'est Lui, le Christ qui est notre paix : de ce qui était divisé, il a fait une unité.* »

Dans sa chair, il a détruit le mur de séparation : la haine. » (Ep 2.14). C'est bien là notre grande mission, pour nous qui voulons être fidèles à l'Évangile : se laisser réconcilier avec nous-mêmes, avec Dieu, avec notre prochain pour devenir à notre tour, comme Paul le dira aux Corinthiens, des « ambassadeurs de la Réconciliation ». C'est là notre mission et notre espérance, car cette paix nous est en même temps donnée et promise. Elle est à l'œuvre aujourd'hui comme puissante agente de réconciliation, mais nous sentons bien que cette paix donnée n'est que prémices de la paix promise dont nous ne pourrions vraiment jouir que dans le Royaume de Dieu. Cette paix que Dieu offre n'est pas un cadeau prêt à l'emploi tout emballé. La Paix est un chantier permanent. A la différence de la paix morte, cette paix, elle, est vivante, car elle respecte notre liberté humaine, mais elle exige de nous autant de l'attendre que de la faire advenir. C'est tout le paradoxe !

Cette paix qui unifie et réconcilie n'est pas à confondre avec la recherche d'une joyeuse uniformité. Elle offre au contraire l'espoir de vivre réconciliés malgré les différences. Les premiers chrétiens ont très vite compris à la fois la force extraordinaire de cette paix qui leur permettait de réunir en une seule communauté des personnes d'horizons, de cultures, de religions, de classes sociales si différents, c'était totalement nouveau et subversif et combien en même temps cela était difficile ; il n'y a qu'à lire les épîtres de Paul ou le livre des Actes pour voir les premières communautés aux prises avec cette dure réalité.

Toujours fragile, dépendante de chaque bonne volonté, cette paix doit perpétuellement être remise sur le métier. C'est pourquoi, l'Évangile nous invite aujourd'hui toujours à la vigilance, même ici en Suisse où nous pouvons pourtant jouir d'une grande paix politique, cette paix demeure fragile. Comme l'a si bien repris St François d'Assise dans sa célèbre prière, l'Évangile nous invite à devenir nous-mêmes *des artisans de paix*. « *Heureux ceux qui font œuvre de paix, ils seront appelés fils de Dieu* » (Mt 5.9) nous rappelle la septième béatitude.

La mauvaise nouvelle, c'est que c'est que devenir artisan de paix est un art extrêmement difficile et que cette paix n'est jamais gagnée de façon définitive, mais la Bonne nouvelle, c'est que nous ne sommes en rien impuissants : elle commence ici et maintenant, cette paix dans les plus petites choses de nos relations. Elle n'a rien de naïf ; au contraire, elle est d'une grande exigence. Mais elle se nourrit à la source, dans cette grâce même que le Christ est venu nous offrir à travers sa vie et sa mort pour faire de nous un peuple « *ardent à faire le bien* » comme le dit Paul dans sa lettre à Tite. Et les occasions déjà autour de nous, vous en conviendrez aisément, ne manquent pas !

Et ce qui est étonnant avec cette paix, c'est qu'il ne faut pas commencer par essayer d'en faire des réserves pour pouvoir ensuite en distribuer autour de nous ; comme s'il fallait commencer par être bien et dans un environnement totalement pacifié pour pouvoir l'offrir à notre tour. Avec l'Évangile,

comme souvent, il nous faut accepter de faire les choses à l'envers : plus nous porterons cette paix autour de nous, plus nous pourrons la recevoir. Telle est la promesse du Christ !

Alors certes le mystère reste entier : pourquoi la venue du Prince de la Paix dans notre monde n'a-t-il pas suffisamment converti les cœurs pour instituer une paix sur cette terre ? C'est une vraie question qui risque d'ébranler notre foi. En ce sens Noël demeure un mystère, mais en même temps, Noël est aussi à vivre comme une occasion précieuse de repenser notre relation à Dieu pour recevoir de ce Dieu d'amour, venu nous rejoindre au plus profond et au plus fragile de notre humanité, cette paix qui touche les cœurs. Noël est l'occasion non seulement de bien décorer le sapin qui orne notre salon – sa beauté et sa lumière font du bien ! – mais surtout de décorer nos cœurs de sentiments positifs. Il ne s'agit d'opérer simplement une trêve, ni de croire au rêve d'un Noël qui par magie efface tous les conflits. Ni trêve, ni rêve, mais l'espoir chevillé au cœur que cette paix nous est offerte, la paix du Christ ! et qu'il est de notre responsabilité de commencer ici et maintenant, juste là, à œuvrer comme des artisans et des artisanes de paix. Alors oui, il faut y croire, car la réalité semble vouloir démentir cette espérance. Le monde est souvent si désespérant. La tâche est immense et je ne peux pas, par mes seules forces, espérer apporter la paix dans le monde et résoudre tous les conflits. Je suis si petit et mes moyens si limités. Mais il faut y croire – « croire » c'est bien ce que nous sommes appelés à faire comme croyants. Croire que cette paix qui nous est offerte au fond de notre cœur est puissante. Si cinq pains et deux poissons ont pu nourrir une immense foule, alors le petit peu de paix que je peux semer pourra produire un fruit insoupçonné. Si nous ne le croyons pas, qui pourra encore y croire ? Si nous ne relevons pas les manches pour œuvrer comme des artisans et artisanes de paix, qui le fera ?

Oui la tâche est immense et nous sommes souvent découragés devant la violence, voire la bêtise du monde qui n'apprend rien de l'Histoire, mais nous voulons croire que cette paix du Christ est encore plus forte. Elle seule peut changer les cœurs. Nous n'avons pas d'autre choix que d'y croire ; nous n'avons pas d'autre choix que d'aller nous prosterner devant la crèche pour demander à cet enfant, Prince de la paix, de nous bénir et de nous renouveler chaque matin le don de sa paix.

Amen

Emmanuel Fuchs

Pasteur